

Littératures de la France médiévale

M. Michel ZINK, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Le cours de cette année avait pour titre « Poésie, nature, métamorphose » au Moyen Âge. Cet intitulé n'en suggérait pas le contenu avec une limpidité telle qu'il pût dispenser d'explications préliminaires. Comme d'autre part le cours n'avait pas eu lieu en 2001-2002, on a rappelé pour commencer le mouvement général qui, au fil des années précédentes, avait conduit au présent sujet.

Le Moyen Âge a vu naître notre littérature et notre poésie au sens large, mais ni le mot littérature ni le mot poésie ne vont de soi s'agissant du Moyen Âge. Aucun des deux mots n'est employé à cette époque dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Étudier la littérature et la poésie médiévales, c'est donc s'interroger constamment sur la définition de ces notions, sur leur validité appliquée au Moyen Âge, sur leur légitimité aux yeux mêmes du Moyen Âge. Ces questions, nous les avons d'abord posées en étudiant la poésie médiévale comme revendication et comme leurre de la mémoire, à travers les chansons, à travers les imbrications de l'œuvre historique et poétique de Froissart, à travers le regard que les troubadours tardifs portent sur leurs prédécesseurs. Ce dernier sujet nous a révélé l'effort progressif de ces poètes pour englober la poésie amoureuse dans une synthèse globale de l'amour, incluant l'amour divin et fondée sur lui. Nous avons du même coup pris conscience du fait qu'au regard de l'Antiquité classique, la poésie est dévaluée par le christianisme et que les longs siècles du Moyen Âge ne lui sont pas de trop pour retrouver une légitimité en revendiquant une forme de vérité, une part d'inspiration divine et la capacité d'être un instrument de conversion. Poésie et conversion au Moyen Âge : c'est la question que nous avons étudiée pendant quatre ans sous des angles divers (légitimité des lettres au regard de la foi, figure du poète et figure du prophète, récits poétiques de la conversion, Robert de Boron et le Graal). Le livre tiré de cette série de cours a paru en mai 2003 (voir ci-dessous).

Mais sur l'horizon de cette approche s'est peu à peu dessinée une autre question, celle de la relation entre la poésie et la nature, tant la notion de nature, qui

met en cause, avec l'idée même de la création et de sa relation au Créateur, celle d'interprétation et de représentation, est à la fois englobante dans la pensée médiévale et envahissante dans la poésie — mais envahissante sous des formes dont la diversité est énigmatique.

D'une part la notion de nature est au cœur de la pensée médiévale, de la théologie, de la représentation du monde. À ce titre, elle nourrit une poésie philosophique et cosmographique, qui est au départ une poésie latine et qui dans la seconde moitié du XIII^e siècle déborde sur les langues vernaculaires. Il s'agit alors de la nature créatrice, ouvrière du Dieu créateur. D'autre part l'évocation de ce que le XVIII^e siècle appellera « la belle nature » (les prés, les arbres, les fleurs, les oiseaux) occupe dans le lyrisme médiéval une place qu'il est très insuffisant de définir comme importante, une place primordiale dans tous les sens du terme : au début du poème (*Natureingang*), à l'origine, semble-t-il, du lyrisme roman.

Mais le mot nature, qui revêt au Moyen Âge tant de sens différents (onze selon Alain de Lille, qui, comme théologien et comme poète, était au cœur du sujet), n'a jamais à cette époque celui de « belle nature » (d'où l'emploi que nous avons fait par commodité de cette notion anachronique), si bien que le lien, à première vue évident, entre ces deux types de poésie ne va pas de soi. Le point de départ du cours était dans la constatation de ce paradoxe. Son effort était de chercher si une relation existe malgré tout entre ces deux poésies de la nature dont la seconde ne semble pas avoir pu à l'époque être pensée sous ce nom. On décèle en effet *a priori* des confluences entre elles. Le plus frappant est que la nature créatrice est figurée en poésie par les éléments naturels et par l'apparence sous laquelle ils s'offrent à nos sens ; la Nature personnifiée est ainsi revêtue des ornements de la belle nature.

Le Moyen Âge pouvait trouver les modèles d'une expression poétique de la nature dans l'Antiquité classique, dans la latinité tardive et néo-platonicienne, du côté de la Bible et de la tradition chrétienne. Non seulement, pourtant, le mot nature, n'a jamais à cette époque celui de « belle nature », mais encore l'expression poétique de la « belle nature » au Moyen Âge est très différente de celle qui nous est familière depuis le romantisme, bien que cette différence n'apparaisse pas au premier coup d'œil dans toute sa profondeur et toute sa signification. Pour la mettre en évidence, on a commencé par citer et par commenter deux textes modernes situés de part et d'autre du romantisme, l'un immédiatement postérieur et en réaction contre lui (un poème de Louis Bouilhet), l'autre pré-romantique (le début des *Mystères d'Udolphe* d'Ann Radcliffe). Par des voies différentes, ces deux textes ont montré que le romantisme porte sur la nature un regard extérieur et distancié : elle est pour lui un spectacle. Au contraire, la sensibilité comme la pensée médiévales perçoivent si intensément que l'homme appartient à la nature et en est le produit que ce regard distancié est impossible et que le sentiment de la nature s'exprime, non par la représentation d'un paysage dominé par un regard lointain, mais par un regard myope et par le contact

immédiat de tous les sens. L'homme médiéval a trop fortement le sentiment d'appartenir à la nature dans laquelle il est immergé pour pouvoir la contempler : telle est la différence fondamentale entre le sentiment médiéval et le sentiment moderne de la nature — l'emploi du mot nature au sens de « belle nature » coïncidant d'ailleurs à peu près avec l'aube de la sensibilité romantique. Le sentiment d'immersion dans la nature, le sentiment d'être une part de la nature, le sentiment d'une continuité de Dieu créateur à la nature créatrice, à la nature créée, à l'homme qui en fait partie et qui obéit, comme le reste de l'univers, à ses lois : voilà sans doute ce qui commande à la fois la poésie théologique et encyclopédique de la nature, mettant en évidence la place de l'homme dans le plan de la création, et la poésie de la belle nature, manifestant à travers les strophes printanières l'universalité de la loi suprême de la nature, l'amour, dans toute la création, dont l'homme ne peut être excepté.

Mais cette conclusion prématurée anticipait sur la suite de nos analyses. Nous avons dû d'abord revenir en arrière pour une mise au point sur les sens du mot nature au Moyen Âge, ou du moins sur ceux qui intéressaient directement notre propos : la nature et Dieu ; la nature des choses ; la nature et le changement. À partir de la double définition de la nature qu'Alain de Lille emprunte à Boèce (*Deus potest dici natura. Et hyle potest dici natura*), on a rapidement évoqué les définitions les plus englobantes de la nature, au premier rang desquelles, bien entendu, celle de Jean Scot et celles qui lui font écho chez les auteurs carolingiens (Heiric d'Auxerre), mais aussi bien au delà.

On a ainsi parlé (en indiquant chaque fois d'un mot les conséquences les plus immédiatement visibles dans l'ordre de la poésie) de la nature créatrice dans sa relation avec Dieu, de la nature des choses et de la perception de ses lois, enfin de la nature comme principe de la génération et du changement (*natura* est de la même racine que *nasci*, φύσις que φύω). Dans notre effort pour chercher un lien entre la nature créatrice, définie par le changement, et la belle nature, nous avons proposé d'utiliser comme outil la notion de métamorphose : métamorphoses de la nature et changement des saisons, métamorphoses du cœur, métamorphoses des créatures, métamorphose chrétienne et métamorphose ovidienne. On a ainsi commenté la genèse du monde sur laquelle s'ouvrent les *Métamorphoses* d'Ovide, ses lectures médiévales et les implications d'une poésie de la mutation au Moyen Âge, ce mot de mutation, employé pour rendre celui de métamorphose, qui n'apparaît qu'à l'extrême fin du Moyen Âge, ayant un sens, et donc des résonances, plus étendus, qui ont été brièvement rappelés et fondés sur des exemples littéraires.

C'est ainsi qu'une réflexion sur le lien entre la nature et la métamorphose nous a ramenés à la poésie. On a dû d'abord rappeler brièvement un point qui avait été développé dans un cours des années précédentes. Aux yeux de certains auteurs médiévaux, et particulièrement des chartrains, la fonction de la poésie est de parler de la nature et sa justification est d'en parler de façon voilée. On a cette fois illustré les conséquences d'une telle conception, dans la perspective

qui était celle de cette année, à travers l'exemple de la *Cosmographie* de Bernard Silvestre. On a tenté de montrer en quoi on peut parler à propos de la *Cosmographie* d'une poétique de la nature et de quelle façon cette poétique commande l'argument même de l'œuvre.

Après avoir ainsi défini une poésie qui dans son principe même dit la création et se veut au service de Nature, on a examiné de façon plus précise les modalités selon lesquelles, dans une telle poésie, Nature est décrite à travers les éléments de la nature. Le point de départ de cette analyse a été le texte fondateur qu'est la *Consolation de Philosophie* de Boèce. Dans ses sections en vers, elle réunit toutes les approches de la nature, depuis l'harmonie cosmique reflétant le projet divin sur la création jusqu'à la séduction de la belle nature en passant par l'association entre la nature et l'amour qui sera plus tard au cœur de la poésie médiévale. L'harmonie cosmique reflétant le projet divin sur la création trouve son expression dès la partie métrique du deuxième chapitre du premier livre (le poème *Heu quam praecipiti mersa profundo*). Dans ce poème, Boèce regrette de ne plus pouvoir, du fond de sa prison, étudier les lois numériques qui régissent l'ordre du monde. Mais le poème ne donne aucune précision sur ces lois numériques. À la place, il évoque les phénomènes du monde sensible qui en sont les conséquences, qui laissent deviner leur existence et qui invitent à les découvrir. Ce que dit le poème, c'est la belle nature et la séduction qu'elle exerce sur l'homme en agissant sur ses sens. La connaissance des lois rationnelles de la nature passe par la perception sensible des phénomènes naturels. Et à l'énoncé des équations qui expriment ces lois, le poème substitue l'expression figurée de la beauté du monde sensible. C'est elle que le prisonnier regrette, c'est d'elle que sa captivité le prive — plus que de la recherche des lois mathématiques qui la gouvernent, recherche qui peut parfaitement être une activité d'intérieur. En ce sens — et du moins au stade où en est Boèce au début de l'œuvre — la sensibilité poétique à la belle nature l'emporte sur la passion intellectuelle.

Il existe donc chez Boèce une poésie de la belle nature dont la fonction est de rendre sensible la démarche intellectuelle qui conduit à la connaissance et à la compréhension de la nature créatrice et cosmique, de son ordre et de son harmonie, dans sa relation avec Dieu, avec l'homme, avec Fortune, et même avec l'amour. Le poème I, 2, *Heu quam praecipiti mersa profundo*, illustre l'utilisation de la belle nature pour montrer que l'ordre de la nature, son harmonie, la régularité de son mouvement supposent qu'elle est soumise à la loi du Créateur. Le poème I, 5, *O stelliferi conditor orbis*, met en évidence l'opposition entre l'harmonie du monde gouverné par le Créateur — harmonie qui donne à la nature sensible sa beauté — et le hasard sans contrôle ni justice auquel Fortune soumet les hommes.

Dans la *Consolation de Philosophie*, les images et les perceptions de la belle nature illustrent ainsi souvent dans les poèmes la démonstration entamée en termes plus abstraits dans la section en prose précédente. Mais il ne s'agit pas seulement d'une illustration. Ainsi, dans le mètre I, 2, d'une part la poésie de

la nature, sous les espèces de la belle nature, tient lieu de l'exposé, invoqué mais absent, des lois mathématiques qui commandent les phénomènes naturels ; d'autre part c'est de la jouissance esthétique de la nature sensible (jouissance rendue par la poésie de la nature) que le prisonnier souffre d'être privé, plus que de la possibilité d'enquêter sur ses lois. Ce que Boèce a à dire en cet endroit ne peut être dit que par un poème. Ce qu'il a à dire, ce ne sont pas les lois numériques du monde, c'est le deuil du captif et du condamné à mort. Le poème ne célèbre pas la beauté sensible du monde comme substitut à l'énoncé des équations qui décrivent son ordre rationnel, mais pour dire le désespoir de celui qui en est privé. Après tout, quand dans le poème I, 5 Boèce oppose l'harmonie de la nature aux désordres, aux hasards et aux crimes humains, ne dit-il pas à sa manière que sa vraie préoccupation, celle qui le pousse à écrire *La Consolation de Philosophie*, échappe aux équations — aux « nombres », dirait-il — auxquelles obéit le monde physique ? Son sujet n'est pas la loi mathématique qui règle l'ordre du monde physique, mais la recherche de la loi morale qui pourrait imposer son ordre et sa paix au douloureux désordre de l'âme humaine.

Il est donc illusoire de voir dans l'expression poétique du monde sensible un substitut ou un succédané de son expression scientifique. Les deux modes d'expression ne sont symétriques qu'en apparence. Nous en avons au passage vivement pris conscience en nous référant aux rectifications que Jean Starobinski apportait récemment au parallèle entre équation physique et expression poétique de la nature proposé par sir Arthur Eddington et commenté par Marcel Raymond.

L'exemple choisi par Eddington était celui de l'équation qui rend compte de la production des vagues sous l'effet du vent d'une part, d'un poème qui décrit des vagues de l'autre. Le choix de cet exemple nous a frappés car, dans la poésie antique, chez Boèce, chez les chartrains, la tempête est choisie de façon privilégiée, fréquente, presque systématique, quand il s'agit de donner une figuration poétique du monde sensible et des lois naturelles. Nous en avons trouvé une illustration supplémentaire dans le grand cantique à la nature du *De planctu Naturae* d'Alain de Lille, où nous cherchions à voir comment les œuvres chartraines appliquent de façon méthodique et réfléchie à la personnification de Nature le procédé qui consiste à la représenter à travers la description des éléments et des harmonies de la belle nature.

C'est pourquoi on a choisi l'exemple de la tempête pour aborder des questions relevant plus strictement de l'ordre du poétique et pour passer de la poésie latine à la poésie vernaculaire.

La poésie était certes depuis le début la préoccupation et l'objet du cours. Le mètre I, 2 de Boèce nous avait montré qu'elle n'est ni un ornement ni un substitut du discours scientifique sur la nature. Pourtant, l'ordre du discours poétique, dans les exemples examinés jusque-là, était généralement le même que celui du discours scientifique. Derrière l'influence ovidienne et parfois peut-être les réminiscences de Lucrèce, se manifestait une continuité, voire une osmose, avec

la tradition encyclopédique issue de l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien, relayée par Isidore de Séville, renforcée plus tard par la lecture directe d'Aristote. Et dans ce vaste tableau, nos poèmes, mis en relation cette fois avec d'autres moins ambitieux (après tout, le lapidaire de Marbode ou, parmi les premiers poèmes français, le bestiaire de Philippe de Thaün — mais aussi son comput, puisque le comput met en jeu les sphères célestes — sont comme des fragments d'un *De natura rerum*), pourraient apparaître comme les annexes ou les marges de tous les ouvrages médiévaux consacrés à « la nature des choses » : le *De natura rerum* de Bède le Vénérable, le *De rerum naturis* de Raban Maur, le *De naturis rerum* d'Alexandre Neckam, le *De natura rerum* de Thomas de Cantimpré, le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, jusqu'à ce que cette tradition elle-même passe à la langue vulgaire, Gossuin de Metz traduisant en français l'*Image du monde* d'Honorius, Vivaldo Belcazer, Jean Corbechon, Jean de Trévise traduisant respectivement en italien, en français, en anglais le *De proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais, tandis que Brunetto Latini écrit directement en français le *Livre du Trésor* — si l'on nous pardonne cette énumération un peu ridicule qui va du VII^e au XIII^e siècle, et même à la fin du XIV^e pour les traducteurs de Barthélémy l'Anglais. Ces ouvrages suivent un plan presque obligé et traitent — dans un ordre habituel qui admet quelques variantes et interversions — des quatre éléments, du cosmos et des planètes, du déroulement du temps et du cycle des saisons, de la terre et de ses minéraux, de la géographie, des oiseaux, des poissons et des animaux terrestres. Cet ordre, on le retrouve en gros, même s'il n'est ni systématique ni exhaustif, chez Boèce, chez Bernard Silvestre, chez Alain de Lille, où il gouverne, par exemple, le début du *De planctu Naturae* et comment il est repris et respecté par le poème à la gloire de Nature qui clôt la première partie de l'œuvre.

Ce poème s'achève sur une évocation de la mer et de ses tempêtes :

Quae minas ponti sepelis et auges,	toi qui apaises ou accrois les menaces de l'océan,
Syncopans cursum pelagi furoris,	suspendant l'élan des fureurs de la mer,
Ne soli tractum tumulare possit	pour que les tourbillons du large ne viennent point
Aequoris aestus.	ensevelir le cours du soleil.

Évocation finale saisissante, non parce qu'elle prêterait à la mer une sorte de beauté sauvage, mais en ce qu'elle veut montrer que le pouvoir de Nature, si menaçant qu'il soit, peut être maîtrisé.

C'est là qu'il faut chercher le sens des évocations poétiques de la tempête, c'est là qu'il faut chercher l'explication de leur fréquence, plus que dans le pittoresque qu'elles autorisent. De Boèce aux chartrains, la mention de la tempête a une signification précise dans la poésie cosmographique. La tempête rompt l'harmonie de la nature par le déchaînement des éléments, mais ce déchaînement est contrôlé. Nature semble vouloir détruire l'ordre qu'elle a elle-même instauré, réintroduire le désordre, renvoyer les éléments au chaos initial qui les voyait s'affronter, mais elle impose des limites à ce désordre et « suspend l'élan des fureurs de la mer, pour que les tourbillons du large ne viennent point ensevelir

le cours du soleil ». Entre tous les phénomènes naturels, la tempête manifeste ainsi de façon particulière la gloire de Nature, en la montrant souveraine, menaçante, mais maîtresse d'elle-même et modérant d'elle-même pour finir l'excès dangereux de ses pouvoirs.

On a profité de ce que venait de paraître le second volume de l'admirable édition et traduction des poèmes de Baudri de Bourgueil procurée par Jean-Yves Tilliette pour appliquer cette lecture, d'une part, et comme *a contrario*, à la description ovidienne du déluge dans le poème à la comtesse Adèle, d'autre part à l'énigmatique petit poème *De tempestate*. L'expression « *a contrario* » se justifie s'agissant du déluge, car le déluge a été la seule circonstance, en attendant la fin du monde, où la tempête est allée jusqu'au bout. Il n'a pas marqué la fin du monde, mais il a entraîné une destruction massive, conséquence d'un déchaînement des éléments qui a bouleversé radicalement l'ordre de la nature : les poissons, écrit Baudri de Bourgueil, se sont retrouvés sur les montagnes, les animaux terrestres dans l'eau, le tigre nageant de conserve avec l'agneau etc. Ce dernier trait semble favoriser l'instauration d'un ordre nouveau et idyllique, supérieur à l'ancien, que le lecteur ne peut s'empêcher de rapprocher de celui annoncé par Isaïe ; mais ce n'est qu'une illusion cruelle et tout se termine par la mort, la pourriture, la corruption. Quant au poème *De tempestate*, quelle que soit la signification précise qu'on choisisse de lui donner, il suggère que la tempête est un désordre modéré (*Aer densatus intonuit modicum*), qui ne trouble vraiment que les fourmis, et dont ne s'effraie pas celui qui est assez heureux pour connaître les causes — quelles qu'elles puissent être.

Ces commentaires nous ont conduits à envisager plus spécifiquement la tempête comme signe — signe du divin, signe du destin — et c'est d'abord par ce biais qu'a été abordée la poésie vernaculaire. Dans la pensée médiévale, qui répartit les pouvoirs entre Dieu et la nature, la tempête peut marquer l'intervention directe de Dieu dans le cours de la nature, brouillant la délégation des pouvoirs de l'un à l'autre. Elle peut aussi marquer un brouillage plus modeste de l'ordre du monde. Elle est un signe divin, comme celle qui annonce la mort de Roland. Ou un signe du destin, comme à la fin du *Tristan* de Thomas. Ou la manifestation d'une surnature magique, comme la fontaine de Calogrenant et d'Yvain, liée, pour Philippe Walter, à des mythes calendaires, qui aurait pu, si telle avait été l'orientation du cours, nous diriger vers une approche mythologique de la poésie des éléments : la sirène, l'homme et la femme sauvages chantent dans la tempête et pleurent par beau temps (*Serena en mer hante, / Cuntre tempeste chante / E plurē en bel tens*, Philippe de Thaon, *Bestiaire*, v. 1361-1363).

L'exemple de *La Chanson de Roland* montre bien que, dans la jeune littérature vernaculaire, la poésie de la tempête est à la fois en continuité et en rupture avec ce qu'elle est dans la poésie cosmographique et philosophique de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge latin.

En continuité, car on trouve de l'une à l'autre la même conception de la nature, de la délégation de pouvoir qu'elle reçoit de Dieu et des limites de cette délégation, du sens que revêtent les ruptures de son ordre habituel (tempête, phénomènes météorologiques ou cosmologiques) : on a tenté de le montrer en analysant, en comparant et en interprétant l'évocation de la tempête annonciatrice de la mort de Roland dans la laisse 110, qui n'est curieusement pas rapportée à Dieu lui-même mais marque « le grand deuil » de la nature, et le miracle du soleil arrêté aux laisses 179-181, intervention directe de Dieu ayant pour effet de rompre l'ordre fondamental de la nature, celui qui assure la révolution des astres et la succession du jour et de la nuit.

En rupture, car la tonalité et les effets poétiques sont entièrement différents : on l'a mis en évidence à travers les mêmes exemples et aussi en étudiant le « refrain » *Halt sunt li pui...* dans ses variantes et son adaptation au contexte. En rupture aussi, car la poésie latine décrit la nature dans un effort d'investigation de l'univers et de ses lois tandis que la poésie vernaculaire, dans les domaines où elle connaît un développement autonome, joue de l'impliqué plus que de l'explicite et inclut la nature dans un système toujours sous-entendu de causes obscures et menaçantes.

Si, dans *La Chanson de Roland*, on analyse et on décompose les thèmes et les images en relation avec la nature, si l'on tente de dégager la conception implicite de la nature en elle-même et dans sa relation à Dieu, la continuité avec la poésie latine paraît forte. Et en même temps, cela n'a rien à voir. On est dans un autre univers. Précisément parce que la conception de la nature reste implicite, comme reste informulé, tout au plus ébauché, ce qui relève de la pensée abstraite ou de l'enchaînement des effets et des causes. S'il faut juger heureux celui qui a su découvrir les causes des choses, la chanson de geste est la chanson du malheur, celle des causes obscures qui menacent dans l'ombre et qui, sans se dévoiler, suscitent le drame, au rythme saccadé des vers monotones, des phrases brèves, des formules répétées, des laisses en ressac, des liens logiques élidés en une perpétuelle parataxe de la syntaxe et de la pensée.

Autre obscurité de l'implicite, mais bien différente, dans la tempête et les changements de temps qui jouent, comme on sait, un rôle décisif à la fin du roman de Tristan de Thomas d'Angleterre. L'idée de nature qui soutient et justifiait la poésie de la nature dans les poèmes philosophiques, cosmographiques ou encyclopédiques cède la place à une présence de la nature qui n'illustre aucune idée abstraite — pas même (ou alors avec quelle ambiguïté !) celle de l'intervention divine —, mais qui concourt seulement à la dramatisation des situations, à leur puissance d'émotion, à l'angoisse des personnages. Tout se joue dans l'immanence du récit.

Les enchaînements du poème, entrelaçant les péripéties météorologiques, favorables, puis défavorables, et les réactions des personnages, font apparaître que Thomas, homme très au fait de la navigation qu'il décrit avec exactitude, présente

les changements du vent et de la mer, non comme une rupture incompréhensible de l'ordre de la nature et la menace d'un retour au chaos, mais comme des phénomènes connus, avec lesquels le marin doit compter, devant lesquels il sait comment réagir ou face auxquels il sait qu'il n'y a rien à faire. En ce sens, sa tempête ne ressemble pas du tout à celle d'*Apollonius de Tyr*, dont il s'inspire peut-être.

Qui provoque la tempête ? Dieu, répond Iseut — qui d'autre ? Mais voilà qu'elle se trompe d'abord sur le sort que Dieu leur réserve, à Tristan et à elle, et ne le devine, à force de tâtonnements et après avoir échafaudé les hypothèses les plus folles, qu'à la fin d'un très long monologue. Confrontée aux signes obscurs et aux menaces de la tempête et de la bonace, Iseut dit son amour de façon plus passionnée, plus explicite, plus révélatrice, qu'elle ne l'a jamais fait. Là est la nouveauté du rôle joué par la nature dans la jeune poésie vernaculaire. Il ne s'agit plus, à travers les phénomènes sensibles, de pénétrer les causes du monde. La nature — les éléments, les phénomènes naturels, les changements de la nature, changement météorologique et changements des saisons — tout cela a pour fonction, dans cette poésie, de révéler l'homme à lui-même, et singulièrement de lui révéler ce que c'est que d'aimer, ou plus exactement de lui révéler ce qu'il est dans son état d'homme amoureux. *La Chanson de Roland* nous plaçait déjà dans un monde des causes implicites et obscures. Le roman de Thomas renchérit sur cet art de la causalité impliquée, et non expliquée. Les sautes d'humeur de la nature et les fortunes de mer ne se prêtent pas à la recherche des causes naturelles. Elles invitent, certes, à penser à Dieu, mais dans sa relation directe et personnelle à l'homme — j'entends à l'individu particulier, auteur ou personnage du poème —, non, et de façon, si l'on peut dire, désintéressée, dans sa fonction de créateur de toutes choses et de régulateur de l'ordre de la nature, comme dans les hymnes ambrosiennes. Il ne s'agit plus de pénétrer les causes physiques qui règlent l'univers ni d'interpréter de façon certaine les signes divins que seraient les phénomènes naturels, mais de laisser les hasards de la nature influencer sur le déroulement des événements et le destin des hommes dans l'immanence du récit. Les fortunes de la nature ne renvoient l'homme qu'à lui-même.

Telle est l'idée qui nous a guidés au moment de nous tourner enfin vers les strophes printanières. Tel est le lien que l'on peut supposer entre elles et l'usage qu'elles font de la poésie de la belle nature d'une part, la poésie des éléments et des phénomènes naturels de l'autre. Pour préciser cette perspective, on a emprunté à Olivier Cullin l'idée d'une comparaison entre une séquence latine du X^e siècle et le début d'une célèbre chanson de Jaufré Rudel, mais pour en proposer un commentaire tout différent. La séquence montre le chœur des hommes, celui des anges et celui des éléments de la nature se fondre dans la louange commune de Dieu. Louange paradoxale, s'agissant de la nature, car ce sont les éléments les plus sauvages, les moins domptés, les plus redoutables — orages et tempêtes — qui célèbrent cette louange en forçant leur nature, en

allant contre la nature pour obéir à son créateur (le tonnerre chante doucement et le chant de la nature sauvage, hostile, effrayante est une « plainte de louange »). L'auteur de la séquence est bien loin — c'est le moins qu'on puisse dire — de rapporter les éléments de la nature à ses états d'âme particuliers. C'est au contraire exactement ce que fait Jaufré Rudel, bien qu'Olivier Cullin n'ait pas tort d'observer que lui aussi a l'ambition de chanter à l'unisson de la nature tout entière. Son chant se modèle sur celui du rossignol, imite sa perfection et son raffinement, mais pour le ramener à lui-même et au tourment de son désir. Il reste pourtant que le poète exprime fortement le sentiment d'une continuité entre la nature et lui : sans cette continuité, sans le ruisseau tout proche, la fleur d'églantine et le chant du rossignol, pas de poème. C'est parce qu'il est immergé dans la nature et qu'il en fait partie qu'il « est bien juste » qu'il chante comme le rossignol.

C'est dans cet esprit qu'on avait suggéré dès le début de ce cours que la poésie de la belle nature telle qu'on la trouve dans les strophes printanières n'est pas une poésie du spectacle de la nature, mais du contact avec la nature, de l'immersion dans la nature, mettant en jeu les quatre autres sens à égalité avec la vue. Je m'étais alors hypocritement abstenu d'invoquer un texte très célèbre, cité par tous les auteurs, qui non seulement confirme cette suggestion, mais encore montre qu'il ne s'agit pas là d'une hypothèse, mais d'une conception explicite chez les auteurs médiévaux. Ce texte est un des exemples en vers donnés par Matthieu de Vendôme (fin du XII^e siècle) dans son *Ars versificatoria*. Il s'agit d'une *Descriptio loci* longue de 62 vers, qui illustre la poésie du *locus amoenus* et ses résonances amoureuses. Dans sa dernière partie, ce poème met en relation les éléments constitutifs du *locus amoenus* avec les cinq sens. Mais en outre, il les associe également avec les quatre éléments, fournissant ainsi une de ces passerelles que nous cherchions entre la poésie cosmographique et la poésie printanière. Il ne faut pas exagérer l'importance du traité de Matthieu de Vendôme. Mais il révèle ici la manière dont son auteur lit la poésie de son temps. Tous les éléments qu'il relève figurent bien dans les strophes printanières (mais, Dieu merci, sans cette lourdeur systématique ni ce pédantisme didactique). Lisant les strophes printanières en savant, il les met spontanément en relation, au prix d'un commentaire pesant, avec la poésie cosmographique, décrivant l'univers à partir des quatre éléments, que connaît bien cet élève de Bernard Silvestre, ce collègue et ennemi d'Arnoul d'Orléans. Autrement dit, il tente d'établir une relation entre la poésie de la nature créatrice et celle de la belle nature, ce qui était l'objet même de ce cours : les cuistres se rencontrent.

Mais il n'a pas entièrement tort. En même temps qu'elles font appel aux cinq sens et traduisent l'immersion dans la nature, les strophes printanières révèlent parfois le souci de prendre en compte les quatre éléments. C'est ce qu'a voulu montrer savamment Simonetta Bianchini à propos d'une chanson de Guillaume IX. Mais elle doit admettre que la réunion des quatre éléments dans une même strophe printanière est exceptionnelle. Même dans celle qu'elle commente, il lui

faut un tour de passe-passe pour introduire le feu à la faveur d'une citation d'Isidore de Séville. Le plus gênant est que la lourdeur de l'appareil savant mis en branle à propos de cette strophe légère rappelle fâcheusement Matthieu de Vendôme (auquel l'auteur ne manque pas de se référer). Dans les deux cas, on a l'impression d'une lecture savante plaquée un peu artificiellement sur des poèmes dont elle force l'accès plus qu'elle ne l'ouvre. Cette lecture n'est toutefois pas stérile. En rapprochant l'hypothèse de Simonetta Bianchini sur Guillaume IX de l'analyse de Jörn Gruber sur le *trobar naturau* et l'amour « naturel » chez Marcabru et plus tard chez Alphonse le Savant, on pourrait sans doute faire apparaître que les strophes printanières supposent un ordre de la nature, de ses éléments et de ses cycles saisonniers en harmonie avec une sorte de « morale de l'amour ».

Mais, après avoir lancé l'hypothèse que le *Natureingang* est un signal du changement de la saison plus qu'une description de la nature, on a dû laisser cette piste en attente, comme beaucoup d'autres. On est ainsi arrivé au terme du cours sans avoir pu traiter entièrement son thème trop ambitieux, sans même avoir pu en prendre la pleine mesure. Des deux domaines dont la juxtaposition constituait notre paradoxe de départ — d'une part la tradition latine d'une poésie philosophique et cosmographique de la nature, de l'autre l'enracinement vernaculaire d'une poésie de la belle nature alors même que le Moyen Âge ignore ce sens particulier du mot nature — nous n'aurons parcouru, et encore bien superficiellement, que le premier. Seules les dernières séances du cours ont abordé aux rives de la poésie française et occitane. Encore y sont-elles d'abord parvenues en continuité avec la poésie cosmographique. Le cours de l'an prochain poursuivra dans cette voie et pendra enfin en compte l'œuvre essentielle dès lors que l'on traite de la poésie et de la nature au Moyen Âge, le *Roman de la Rose*.

Des séances du cours ont été délocalisées à l'université Johns Hopkins (Baltimore), à l'université Columbia (New York) et à l'université de Bonn.

La totalité des séances du cours données à Paris (9 heures) a été diffusée sur France Culture, « Éloge du savoir », en mai et juin 2003 (voir ci-dessous).

M. Z.



Le séminaire s'est scindé en deux parties. La première était en relation avec le cours. Le professeur a proposé dans cet esprit un commentaire du célèbre poème attribué à Alain de Lille *Omnis mundi creatura* ainsi qu'une étude des emplois du mot « nature » et des mots de la même famille dans les romans de Chrétien de Troyes, en portant, naturellement, une attention particulière au *Conte du Graal*. Quatre invités ont présenté des exposés.

Le 21 janvier 2003, M. Michel Lemoine, ingénieur de recherches honoraire au C.N.R.S. : *De la figure de Nature au sentiment de la nature chez Bernard Silvestre.*

Le 28 janvier 2003, M. Michael Edwards, alors professeur à l'université de Warwick, aujourd'hui professeur au Collège de France : *Chaucer, Coleridge et la métamorphose de la nature.*

Le 11 février 2003, M. Jean-Luc Solère, chargé de recherches au C.N.R.S. : *Conceptions philosophiques et théologiques de la nature au Moyen Âge.*

Le 25 février 2003, M. Jean-Yves Tilliette, professeur à l'université de Genève : *Le paysage dans la littérature latine du Moyen Âge.*

L'autre partie du séminaire a consisté en un colloque intitulé « Gaston Paris et les romanistes européens », dont le prétexte était le centième anniversaire de la mort de Gaston Paris. Ce colloque a été organisé les 27 et 28 mars 2003 autour du groupe de recherche sur l'histoire de la philologie romane de la chaire de Littératures de la France médiévale. Il a bénéficié de l'aide de la Fondation Hugot du Collège de France et du Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale de l'université de Poitiers. Il s'est tenu pendant un jour et demi à la Fondation Hugot ; l'après-midi du second jour, une table ronde a réuni tous les participants à l'amphithéâtre Marguerite de Navarre, afin que le public pût entendre une synthèse des travaux et participer à la discussion générale.

L'intérêt suscité aujourd'hui par la personne et l'œuvre de Gaston Paris est tel à l'heure actuelle que tous les participants du colloque, venus de plusieurs pays d'Europe, des États-Unis et du Japon, en étaient, à un titre ou à un autre, des spécialistes.

Le programme était le suivant :

Michel Zink

Ouverture

Ursula Bähler, privat-docente à l'université de Zurich
Gaston Paris et la philologie romane. Quelques réflexions synthétiques

Takeshi Matsumura, professeur à l'université nationale de Tokyo
Gaston Paris et la lexicographie

Michel Stanesco, professeur à l'université Marc Bloch (Strasbourg II)
Gaston Paris et la tradition poétique : une herméneutique de l'identité

Jean-Claude Chevalier, professeur honoraire à l'université Paris VIII et Gabriel Bergounioux, professeur à l'université d'Orléans
Gaston Paris et la mythologie comparée

Stephen Nichols, professeur à l'université Johns Hopkins
Gaston Paris et le sens de l'histoire

Karlheinz Stierle, professeur à l'université de Constance, membre du Comité d'Orientation Scientifique et Stratégique du Collège de France
Gaston Paris et l'unité de la Romania

Charles Ridoux, professeur à l'université de Valenciennes
La dimension européenne de Gaston Paris

Guido Lucchini, professeur associé à l'université de Pavie
L'influence de Gaston Paris sur les philologues de son époque en Italie

Anne-Marie Fryba, maître de conférences à l'université de Berne
L'influence de Gaston Paris sur les médiévistes suisses

Patrizia Gasparini, docteur de l'université de Bologne, ancienne ATER au Collège de France
Gaston Paris et les dinosaures. Pio Rajna et la théorie des cantilènes

Hans Ulrich Gumbrecht, professeur à l'université de Stanford
Gaston Paris en 1871

Jacqueline Cerquiglini-Toulet, professeur à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV)
Jules Lemâtre juge de Gaston Paris

Alain Corbellari, maître-assistant à l'université de Lausanne
L'héritage spirituel de Gaston Paris à travers la correspondance inédite de Joseph Bédier

Michel Zink
Synthèse des communications

Table ronde autour des auteurs des communications, auxquels s'était joint David Hult, professeur à l'université de Californie à Berkeley.

ACTIVITÉS DU PROFESSEUR ¹

PUBLICATIONS

Livres

Déodat ou la transparence. Un roman du Graal, Paris, Éditions du Seuil, 2002, 153 p.

Poésie et conversion au Moyen Âge, Paris, PUF, 2003, 346 p.

1. Le cours n'ayant pas eu lieu pendant l'année universitaire 2001-2002, l'annuaire de l'an dernier ne comportait pas de résumé. On trouvera ici les activités du professeur pour la période juillet 2001-juin 2003.

Direction d'ouvrages collectifs

Dictionnaire du Moyen Âge. Sous la direction de Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink, Paris, PUF, 2002, 1 650 p.

L'œuvre et son ombre. Que peut la littérature secondaire ? Recueil d'études publié sous la direction de Michel Zink. Contributions de Yves Bonnefoy, Pierre Bourdieu, Pascale Casanova, Antoine Compagnon, Michael Edwards, Marc Fumaroli, Michel Jarrety, Hubert Monteilhet, Carlo Ossola, Harald Weinrich, Michel Zink, Paris, Éditions de Fallois, 2002, 154 p.

Livre réédité

Contes du Moyen Âge avec des illustrations de Pierre Olivier Leclercq, Paris, Le Seuil, 2002, 158 p. (Réédition partielle — 14 contes sur 35 — du *Jongleur de Notre Dame. Contes chrétiens du Moyen Âge*, Paris, Édition du Seuil, 1999).

Articles

« Table ronde conclusive par Jacques Dalarun, Roger Chartier, Michel Zink et Antoine Compagnon », dans *Auctor et Auctoritas. Intervention et conformisme dans l'écriture médiévale*. Actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999) réunis sous la direction de Michel Zimmermann, Paris, École des Chartes, 2001, pp. 569-588 (581-584).

« La littérature et les arts figurés au Moyen Âge et à la Renaissance » (rapport général) dans *La littérature et les arts figurés de l'Antiquité à nos jours*. Actes du XIV^e congrès de l'Association Guillaume Budé, Limoges 25-28 août 1998, Paris, Les Belles Lettres, 2001, pp. 471-487.

« L'amour, la poésie, les sens. Un cheminement médiéval au delà de l'éros », dans *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte — Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes* 25. 1/2. 2001, pp. 29-38.

« Le reniement de saint Pierre chez quelques prédicateurs et quelques auteurs parénétiqes français », dans *La Figura di san Pietro nelle fonti del Medioevo*. Atti del convegno tenuto in occasione dello *Studiorum universitatum docentium congressus* (Viterbo e Roma 5-8 settembre 2000), a cura di Loredana Lazzari e Anna Maria Valente Bacci, Louvain-la-Neuve, 2001, pp. 273-287.

« L'amour naturel de Guillaume de Saint-Thierry aux derniers troubadours », dans *Journal des Savants*, juillet-décembre 2001, pp. 321-349. Une version de cet article a été traduite en japonais par Haohiko Seto, *Études française* 9, mars 2002, pp. 91-125.

« Les humanités et la formation de l'esprit », dans *La France du nouveau siècle*. Sous la direction de Thierry de Montbrial, Paris, PUF, Académie des Sciences morales et politiques, 2002, pp. 137-151, et dans *Revue des Sciences Morales et Politiques*, 2002, pp. 17-37.

« Introduction » à Chrétien de Troyes. *Romans de la Table Ronde*, Paris, Le Livre de Poche, 2002, pp. 7-15.

« Littéraire, vous avez dit littéraire... » (entretien), dans *Le courrier d'Henri IV*, numéro spécial, rentrée 2002, pp. 18-22.

« The Prologue to the *Historia de Preliis* : A Pagan Model of Spiritual Struggle », dans *The Medieval French Alexander*. Edited by Donald Maddox and Sara Sturm-Maddox, State University of New York Press, Albany, 2002, pp. 21-27.

Éditorial de *Historia*, septembre-octobre 2002, *Le Moyen Âge de A à Z*, p. 4.

« Guiraut Riquier, du premier au dernier vers », dans *Devis d'amitié. Mélanges en l'honneur de Nicole Cazauran*, Paris, Champion, 2002, pp. 511-523.

« Le sentiment de l'Europe et l'Europe littéraire au Moyen Âge » (propos notés par M. Gérard et M.-C. Cavigneaux), dans *Bulletin de la Société des Amis de l'École Normale Supérieure*, 223/224, juin-septembre 2002, pp. 64-69.

« De l'inspiration à l'amour et de l'amour à l'inspiration », dans *Rhétorique et Poétique au Moyen Âge*. Actes du Colloque organisé à l'Institut de France les 3 mai et 11 décembre 2001, édités par Alain Michel, Turnhout, Brepols, 2002, pp. 93-102.

« La dédicace du *Chevalier de la Charrette* et les transferts de l'inspiration », dans « *Ce est li fruis selonc la letre* ». *Mélanges offerts à Charles Méla*. Textes réunis par Olivier Collet, Yasmina Foehr-Janssens et Sylviane Messerli, Paris, Champion, 2002, pp. 591-600.

Giuseppe Di Stefano, *La traduction française du Decameron de Boccace faite entre 1411 et 1414 par Laurent de Premierfait*, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 2001, janvier-mars*, Paris, De Boccard, 2001 (parution 2002), pp. 29-30.

Glynn Hesketh, *La Lumière as Lais by Pierre d'Abernon of Fetcham*, 3 vol., dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 2001, janvier-mars*, Paris, De Boccard, 2001 (parution 2002), pp. 304-306.

Ruth Dean, *Anglo-Norman Literature. A Guide to Texts and Manuscripts*, avec la collaboration de Maureen B. M. Boulton, dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 2001, janvier-mars*, Paris, De Boccard, 2001 (parution 2002), pp. 719-721.

« La coquille et les poètes français médiévaux », dans *Saint Jacques et la France*. Actes du Colloque des 18 et 19 janvier 2001 à la Fondation Singer-Polignac réunis sous la direction d'Adeline Rucquoi, Paris, Éditions du Cerf, 2003, pp. 395-403.

« Le conte du renieur », dans *Heitere Mimesis. Festschrift für Willi Hirdt zum 65. Geburtstag*. Ed. Birgit Tappert et Willi Jung, Tübingen et Bâle, A. Francke Verlag, 2003, pp. 345-355.

Préface à María Rosa Menocal, *L'Andalousie arabe. Une culture de la tolérance, VIII^e-XV^e siècle*, Paris, Autrement, 2003, pp. 5-7.

« La conscience du poète et le rêve médiéval », dans *Yves Bonnefoy et l'Europe du XX^e siècle*. Sous la direction de Michèle Finck, Daniel Lançon et Maryse Staiber, Presses Universitaires de Strasbourg, 2003, pp. 49-53.

PARTICIPATION À DES COLLOQUES

4-5 octobre 2001. Université de Paris III. Colloque : « Progrès, réaction, décadence dans le Moyen Âge occidental ». Communication : « Le progrès spirituel dans la *Vie des Pères* ».

11 décembre 2001. Institut de France. Les rencontres médiévales européennes. Colloque : « La rhétorique au Moyen Âge. Poétique et poésie ». Communication : « *Eruclavit cor meum verbum bonum* (Ps. 44). De l'inspiration à l'amour et de l'amour à l'inspiration ».

24 janvier 2002. Université de Zürich. Colloque : « La circulation des nouvelles au Moyen Âge ». Communication : « Le nouveau au Moyen Âge ».

24-26 janvier 2002. Fondation Hugot du Collège de France. Colloque « La conscience de soi de la poésie, IX ». Communication : « L'allégorie médiévale comme condition de légitimité de la poésie ».

11 mars 2002. Séminaire de Marc Fumaroli au Collège de France : « Historiographie de la France et mémoire du royaume au XVIII^e siècle ». Communication : « Survivances du Moyen Âge tel que l'entendirent les Lumières ».

17-20 avril 2002. University of Kentucky, Lexington. 55th Kentucky Foreign Languages Conference. Communication : « Un conte de la *Vie des Pères* : *Nièce* ou l'inceste conjuré ».

30 mai-1^{er} juin 2002. Université de Vérone. Colloque : « Rinascite di Ercole ». Communication : « Hercule sur le chemin du vice : *Le Roman d'Hector et Hercule* ». Synthèse finale et conclusion du colloque.

23-25 janvier 2003. Fondation Hugot du Collège de France. Colloque « La conscience de soi de la poésie, X ». Communication : « Pourquoi la nature est-elle un sujet poétique ? ».

31 janvier 2003. Istituto Italiano di Cultura, Paris. Colloque : « Les altérités médiévales ». Communication : « Nature et sentiment ».

8-10 mai 2003. Université de Bologne et Université de Florence. Colloque organisé par l'Ambassade de France en Italie : « La clôture ». Communication : « Clôture, nature, aventure ».

21-23 mai 2003. Milan, Università Cattolica del Sacro Cuore. III^e Colloque international sur la littérature en moyen français. Conférence plénière : « La réception de la littérature en moyen français au XVIII^e siècle ».

CONFÉRENCES

Paris, Académie des Sciences morales et politiques, « Les humanités et la formation de l'esprit » (1^{er} octobre 2001. Voir l'article de Baudouin Bollaert dans *Le Figaro*, mardi 2 octobre 2001, p. 13). — Paris, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), Institut Universitaire de France, Cycle de conférences de littérature

comparée organisé par Pierre Brunel, « Robert de Boron, la Cène et le Graal » (21 novembre 2001). — Paris, séance solennelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : « L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au XVIII^e siècle : le Moyen Âge et les antiquités nationales » (30 novembre 2001). — Paris, Association des Amis de l'École Normale Supérieure : « Le sentiment de l'Europe au Moyen Âge » (8 décembre 2001). — Lyon, célébration du centenaire de la Khâgne de Lyon : discours (15 décembre 2001). — Versailles, Lycée La Bruyère : « Le Moyen Âge : une naissance de la poésie et de l'amour » (15 janvier 2002). — Zürich, Alliance Française — Université de Zürich : « La narration au Moyen Âge » (23 janvier 2002). — Paris, Sorbonne, Assemblée générale de Sauvegarde des Enseignements Littéraires, « Les lettres antiques au Moyen Âge » (23 mars 2002). — Orléans, Association Guillaume Budé, « Le poète et le prophète dans la littérature médiévale » (26 mars 2002). — South Bend (Indiana), Université Notre Dame, « Le poète et le prophète dans la littérature médiévale » (22 avril 2002). — Amherst (Mass.), Amherst College, « Le poète et le prophète dans la littérature médiévale » (25 avril 2002). — Université de Florence, « Le poète et le prophète dans la littérature médiévale » (6 mai 2002). — Université de Milan, « Fabliaux et contes religieux au Moyen Âge » (7 mai 2002) — Université de Milan, « La diffusion de la littérature médiévale aujourd'hui et la collection "Lettres gothiques" » (8 mai 2002). — Université de Bologne, « L'érudition médiévale à l'âge des lumières » (10 mai 2002). — South Hadley (Mass.), Mount Holyoke College, « L'érotisme dans la poésie médiévale » (13 septembre 2002). — New York, New York University, « La Cène et le Graal » (17 septembre 2002). — Clermont-Ferrand, Société des Amis d'Henri Pourrat, « "Comme les images, par cœur". *Gaspard des Montagnes et la vie des images* » (15 novembre 2002). — Paris, Institut des Sciences Politiques, « Le Moyen Âge et les contes » (12 décembre 2002). — Université de Sheffield, « Les femmes dans la *Vie des Pères* » (8 avril 2003).

AUDIOVISUEL

Fréquence protestante, mercredi 3 octobre 2001, 12 h-13 h (sur l'édition de Rutebeuf).

France 2, lundi 22 avril 2002, 8 h 35 etc., « Un livre, un jour » (sur *Déodat ou la transparence*).

France 5, dimanche 26 mai 2002, 11 h 05-12 h, « Droit d'auteurs » (sur *Déodat ou la transparence* et les *Contes du Moyen Âge*).

Fréquence protestante, mercredi 29 mai 2002, 12 h-13 h (sur *Déodat ou la transparence* et les *Contes du Moyen Âge*).

Radio Suisse Romande — La Première, « Presque tout sur presque rien », vendredi 7 juin 2002, 17 h-18 h (sur *Déodat ou la transparence* et les *Contes du Moyen Âge*).

France Culture, « Les jeudis littéraires », jeudi 11 juillet 2002, 14 h-15 h (sur *Déodat ou la transparence*).

RFI, 11 novembre 2002, 12 h 10-12 h 30, « Le monde change » avec Patrick Chompré (sur le *Dictionnaire du Moyen Âge*).

France Musique, 16 novembre 2002, 15 h 30-18 h, « Corde sensible » avec Jean-Michel Damian.

France Culture, 19 novembre 2002, 14 h 30-15 h, « Tire ta langue » avec Antoine Perraud (sur *L'œuvre et son ombre. Que peut la littérature secondaire ?*).

France Inter, 29 novembre 2002, 13 h 30-13 h 45, « Le 13-14 » avec Patrick Abitboul (sur le *Dictionnaire du Moyen Âge*).

RFI, 6 décembre 2002, 10 h 30-11 h, avec Yvant Amar (sur le *Dictionnaire du Moyen Âge*).

France 3, 9 décembre 2002, Journal de 22 h 30, et 10 décembre 2002, Journal de 13 h.

France Culture, 5, 6, 7, 8, 9 mai et 2, 3, 4, 5, 6 juin 2003, 6 h-7 h, « Éloge du savoir », cours « Poésie, nature, métamorphose au Moyen Âge », précédé d'un entretien avec Christine Goémé.

SOUTENANCES DE THÈSES ET D'HABILITATIONS

10 novembre 2001, Philippe Haugeard, *Héritage, relations fraternelles et imaginaire familial dans la littérature narrative du XII^e siècle*, thèse, université de Paris-Sorbonne, directeur.

23 novembre 2001, Florence Goyet, *Pensée et épopée*, habilitation, université Stendhal (Grenoble III), président.

1^{er} décembre 2001, Martine Pagan, *Étude et édition critique de la traduction médiévale française de la Regula Pastoralis de saint Grégoire le Grand*, thèse, université de Paris-Sorbonne, co-directeur.

8 décembre 2001, Isabelle Fabre, *La doctrine du Chant du cœur de Jean Gerson (1363-1429) : édition critique, traduction et commentaire des Tractatus de Canticis et du Canticordum au pelerin*, thèse, université de Paris-Sorbonne, directeur.

3 janvier 2002, Cristina Noacco, *Aspects de la métamorphose dans la littérature narrative médiévale de langue d'oïl (XII^e-XIII^e siècles)*, thèse, université de Toulouse-Le Mirail.

Juin 2002, thèse d'habilitation de Ursula Bähler, Université de Zürich.

7 décembre 2002, Sylvie Lefèvre (Habilitation à diriger des recherches, Université de Paris-Sorbonne).

DISTINCTIONS

Officier des palmes académiques (novembre 2001).

Chevalier de la Légion d'honneur (1^{er} janvier 2002).